

# Servitude et inégalités

En passant du service domestique au service à la personne, assurés le plus souvent par des femmes, quel type d'invisibilité produit-on ?

Entretien avec **Geneviève Fraisse**, philosophe

Propos recueillis par **Martine Lalande** et **Anne Perraut Soliveres**

**Geneviève Fraisse** est l'auteure de *Service ou servitude – Essai sur les femmes toutes mains* publié en 1979 et réédité (augmenté) en 2009 ; *Du consentement*, Seuil, 2007 et *Les deux gouvernements, la famille et la cité*, Folio-Gallimard, 2000

§Femmes, Condition féminine, Droit des femmes, §Luttes sociales, contestation §Travail, conditions de travail, §Aide, soins à domicile

**Pratiques : Vous avez travaillé sur les femmes employées de maison... voyez-vous un parallèle avec les services à la personne ?**

**Geneviève Fraisse** : Je n'ai pas travaillé sur les *personnes*, pas plus que sur le *travail domestique*, j'ai voulu réfléchir à la notion de *service*.

L'invisibilité se décline comme les marches d'un escalier ; il y a plusieurs niveaux. En énonçant le mot « service », je désigne quelque chose d'abstrait. Servir quelqu'un implique une relation de travail déjà soumise à une hiérarchie sociale (quelle que soit la classe sociale...) Ce n'est pas faire le ménage, faire le chauffeur ou conduire quelqu'un, c'est « être au service de ». C'est difficilement visible : quelle est la part de la relation de service dans l'effectuation d'un travail dans un espace privé ? Les choses se sont inversées en trente ans. Ce qui était un phénomène marginal, la fin du service domestique, la fin de la proximité des servantes et des gens servis, a été remis au centre avec le « service à la personne » comme emploi ordinaire. On a permuté la personne vulnérable. Dans le service domestique, c'est le serviteur qui est vulnérable, dans le service à la personne, il y a désormais deux vulnérables. C'est une critique que j'adresse au *care*. On ne peut pas dire qu'il faut s'occuper des vulnérables en occultant le fait que ceux qui s'en occupent sont socialement vulnérables. Il s'agit plus que d'une invisibilité, c'est une occultation.

Le deuxième niveau de l'invisibilité comprend deux directions : l'axe homme/femme et l'axe salarié/non salarié. Pourquoi avoir écrit ce livre sur le service domestique, à la fin des années 70, dans une période du mouvement des femmes très active et dans laquelle j'étais très impliquée ? Pour dire à mes amies féministes : « Vous parlez du salaire ménager ou du travail domestique qui n'est pas quantifié, mais vous oubliez qu'il y a un million de personnes qui sont payées pour ça, et cette catégorie n'entre même pas dans celle des « travailleurs ». » L'invisibilité est alors épistémologique, même si les raisons politiques ne sont pas critiquables. Il était, en effet, urgent de montrer que le travail domestique est un travail gratuit, jamais quantifié. On pouvait dire que les femmes étaient

toutes des domestiques, en occultant le fait que certaines personnes étaient salariées pour cela. J'ai découvert alors une autre invisibilité : le fait que la libération des femmes se faisait en cascade d'aides de femmes à femmes. Je cite dans mon livre les congrès féministes de 1900 où l'invisibilité de la hiérarchie des femmes était déjà pointée : une femme reste à la maison quand l'autre en sort. C'est une histoire entre femmes, pensée un temps par les féministes, puis impensée. D'où une nécessaire réflexion sur la hiérarchisation des femmes, réflexion contradictoire puisque le féminisme repose sur le fait qu'on peut énoncer des choses qui concernent l'ensemble des femmes. Il y avait là une invisibilité interne au féminisme. Que fait-on avec l'idée qu'on exploite une femme, qu'on l'emploie pour faire des tâches qu'on ne veut plus faire ? Même si l'on se dit qu'il faudrait qu'hommes et femmes participent aux tâches domestiques. De fait, trente ans plus tard, rien n'est résolu. Quand j'intervais Suzanne Ascoët, élue prud'homale, ancienne employée de maison, j'ai découvert l'invisibilité à l'intérieur de la classe ouvrière : la question des domestiques n'est pas vue comme une question ouvrière. Ce sont les termes des années 1900. Mais en 1970, c'était la même chose dans les syndicats des employées de maison, notamment la CFDT. L'invisibilité spatiale, géographique et sociale est liée au fait que ce travail est féminin et propre à l'espace privé.

« Nous sommes des travailleurs comme les autres », disaient les employées de maison des années 1970. C'est drôle, car ce sont exactement les termes de la revendication des prostitué(e)s aujourd'hui. Elles ne sont pas au bon endroit dans la classe ouvrière. Aujourd'hui, il y a une telle flexibilité de l'emploi, une telle destruction de l'emploi salarié que la question ne se pose même plus de s'identifier à un élément de la classe ouvrière. Il faut alors aborder la question du contenu du travail. Le « service à la personne », ce n'est pas ce qu'on nous vante aujourd'hui : « Je fais vos courses, je taille votre haie, je vous explique Internet et je vous aide à ranger vos papiers... » ; mais, comme disait une employée de maison des années 1970 : « La première

chose qu'on vous montre quand on vous embauche, c'est les toilettes ». Cela passe aussi par « le rapport à la crasse », le rapport à la saleté, c'est-à-dire au corps, au corps de l'autre. Le travail domestique, ce n'est pas seulement faire la vaisselle, mais nettoyer une baignoire sale, ramasser les petites culottes des ados par terre... plein de choses peu sympathiques au regard de notre représentation du travail.

Ainsi s'enchaînent les invisibilités, politiques et sociales certes, mais aussi structurelles à la question domestique.

Par ailleurs, une autre affirmation se décline dans sa complexité : « le privé est politique » ; cela s'analyse de plusieurs façons. A ne pas confondre avec « l'intime est politique ». J'ai des amis qui seraient prêts à dire, dans la défense des sexualités, que l'intime est politique. Moi je dis : « le privé est politique ». Encore une invisibilité : fera-t-on la différence entre le privé et l'intime pour poser la question du politique ? C'est une discussion actuelle. Je fais la distinction entre l'intime, par exemple ma vie sexuelle, et le privé, c'est-à-dire ma vie dans l'espace domestique. Mais je suppose que certaines choses ne peuvent pas être dites : par exemple, quelle est ma vie sexuelle, peut-elle être discutée publiquement ?

C'est comme un escalier : à chaque marche se pose la question de la visibilité et de l'invisibilité. Avec le bouleversement récent, où l'on passe du service domestique au service à la personne, d'un emploi « périphérique » à un emploi mis au centre, la question de l'invisibilité perdure. Je me bats contre les tenants du *care* qui ignorent la réalité sexuée et inquantifiable du service. Ignorer l'enracinement du *care* dans l'histoire de la question du service domestique est une erreur. Il faut penser la division du travail, sexuelle, et salariée/non salariée, si l'on veut parler du *care*. On nous répond : qu'à cela ne tienne, on va changer tout cela, c'est justement ça la révolution, revaloriser le service, y inclure les hommes... Mais je suis

trop connaisseuse de la tradition, à force de travailler cette question et d'avoir un regard sur l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle. Le *care* ne sera un idéal, c'est-à-dire jouable politiquement, que si l'on reconnaît la division sexuée du travail. Le service à la personne est assuré par 97 % de femmes. Le faire passer pour neutre est un geste de prestidigitateur. Un exemple : une aide-soignante en zone rurale fait trois fois deux heures dans une maison de retraite, à 40 km de chez elle. Que fait-elle pendant ses temps de pause : elle rentre chez elle ? Elle dépense en essence ce qu'elle va gagner ? Ou bien elle attend dans sa voiture ? Depuis quinze ans, on sait que le

temps partiel soi-disant adapté au temps des femmes (être à l'heure pour les enfants) est une vaste arnaque. L'invisible, ici, c'est que les conditions de travail sont en contradiction avec l'énoncé idéologique ; le temps partiel est globalement contraire à la disponibilité des femmes pour la vie de famille. Mon exemple corrobore ce que les sociologues analysent sur le terrain : pour faire ses six heures par jour, cette aide-soignante va être absente de chez elle très longtemps, sans possibilité d'utiliser ce temps pour elle. Si on veut changer la société, ce qui est le projet des tenants du *care*, on ne peut pas construire une théorie qui ne tienne pas compte, sauf à prendre ses désirs pour des réalités, de cette terrible tradition qui est celle de l'emploi au service.

Un deuxième élément mérite discussion sur le plan théorique, toujours à propos de l'invisible. On nous explique que les gens sont des atomes isolés, des électrons libres dans la société, et il faut créer, ou recréer du lien. Le *care* serait le souci de refabriquer du lien entre les êtres qui en sont désormais privés : l'individu consommateur, l'individu entrepreneurial, l'individu solitaire, le vieux... ou le jeune célibataire. Là encore, ma lecture sexuée des choses fait que je vois ce qu'on ne voit pas. Pour deux raisons, de nombreuses femmes sont étrangères à cette réalité d'autonomie négative. Du côté des droits, on l'a vu avec la réforme des retraites récemment, elles sont encore dans un système de dépendance. Elles ne vont pas quitter leur jules à 60 ans parce qu'elles n'ont pas les moyens de le faire. L'hétéronomie des femmes est encore une réalité sociale, leur autonomie économique est fragile. L'individua-

lisation complète des femmes, les juristes l'expliquent très bien, n'est pas réelle dans les pays européens. La deuxième chose, les médecins le savent bien : si quelqu'un est présent au moment de la naissance et de la mort des êtres, ce sont les femmes. Elles accompagnent le nouveau-né et le mourant. Les femmes n'ont pas cessé de faire le lien. Sans parler des familles monoparentales, où ce sont les femmes qui font le lien avec les

enfants en l'absence des pères. Pour identifier l'individu dans son isolement, si on prend la loupe des deux sexes, on est obligé de dire qu'il y a deux histoires vraiment distinctes. Le nier ne peut être une bonne chose pour changer les choses justement ! Si je me passionne pour la question des sexes (cf. le livre récemment publié *A côté du genre, sexe et philosophie de l'égalité*), c'est dans l'idée de montrer qu'on escamote l'enjeu sexué en pensant que c'est un obstacle à la pensée. Pour penser le *care*, croit-on, il faudrait laisser ces contingences malheureuses et avoir une vision universaliste, donc neutre. En fait, je propose de penser l'universel avec la ques-

« L'hétéronomie des femmes est encore une réalité sociale, leur autonomie économique est fragile. »

.../...

.../... tion des sexes. Les sexes ne sont pas un obstacle, c'est ce avec quoi on peut penser ; ce n'est pas une question contingente, anecdotique, juste bonne pour les sciences psychiques et la psychanalyse. J'ai envie de dire : ne faites pas comme s'il n'y avait rien à voir.

In fine, à propos de l'invisibilité : ce problème est au cœur même d'une démarche épistémologique et politique. Si je commence à voir les sexes dans leur disparité et leur inégalité, cela ne doit pas empêcher de penser l'universel. Avec le *care*, certains pensent qu'on peut changer le réel : le travail sera revalorisé et il y aura des hommes pour le faire... c'est une sorte de pratique magique. D'autres veulent penser en termes neutres

**« Toutes les philosophies du *care* sont des philosophies de l'amélioration d'une situation et non pas de l'égalité démocratique. »**

comme si c'était possible de produire de l'universel sans réel. Ici, je raisonne à partir du concept d'égalité, et non avec la tradition anglo-saxonne du concept de justice. Faisons un peu plus de justice, dit-on. Et l'égalité ? Ce qui me tracasse dans le mot « service », comme dans le mot « consentement » d'ailleurs, c'est l'asymétrie (en plus de la hiérarchie). Comment pense-t-on la démocratie et l'asymétrie, la démocratie et la hiérarchie ?

C'est un casse-tête. Toutes les philosophies du *care* sont des philosophies de l'amélioration d'une situation et non pas de l'égalité démocratique. Le plus surprenant, c'est qu'on y voie de la subversion.

***Les infirmières sont toujours dans une problématique de servitude à l'égard du patient, mais aussi d'assentiment au médecin.***

Le livre *Service ou servitude* s'appelait au départ *Femmes toutes mains*. En 2007, j'ai publié un livre sur le « consentement ». Le consentement, comme service et servitude, pose la question de l'égalité en démocratie. Est-ce réciproque, mutuel ou hiérarchisé ? Quand on me parle du « service mutuel », le « soin mutuel », expression employée par Martine Aubry, les bras m'en tombent. Avec les exemples : je taille ta haie, tu me donnes un cours d'allemand... On est bien loin de la vaisselle. Or le problème est justement de réfléchir à l'absence de mutualité. « Consentement », cela a deux sens. Soit « si je veux » soit « je n'en peux mais ». L'expression « consentement mutuel » arrive à partir du XVII<sup>e</sup> siècle avec le divorce, alors que dans le mariage de l'époque, les parents consentent pour leur enfant, dans la hiérarchie des générations. Sur la question du viol, on l'entend bien, sur la prostitution, sur la question du foulard... Consentement et service posent le même problème vis-à-vis de la démocratie et de l'égalité. Ce sont deux énigmes de la symétrie ; difficile d'ignorer le double sens. Quant

à l'infirmière : est-ce que je consens à cette situation, se demande-t-elle. Elles sont dans une ambivalence incontournable.

C'est la question du consentement. Rappelez-vous l'histoire du viol de cette italienne qui portait un jean très serré : elle avait nécessairement consenti à enlever son pantalon. Le consentement peut soutenir les affirmations : « un enfant quand je veux si je veux », ou « je me marie », « je divorce ». Mais le consentement peut être contraint sans qu'il soit d'ailleurs identifié comme tel. Les infirmières ne sont pas dans la servitude vis-à-vis du médecin, elles consentent à une autorité.

***Quand on parle d'invisibilité dans le soin, on se heurte à cette remarque : l'invisible n'est pas seulement dans le féminin.***

On a vu qu'il y a des degrés dans l'invisibilité (les marches de l'escalier). En passant au débat théorique et politique autour du *care*, l'invisibilité prend la forme du neutre pour arriver à l'universel : le sexe empêcherait l'universel. Mon pari philosophique est à l'opposé. Dans les discussions avec un metteur en scène de théâtre, j'ai remarqué qu'à chaque fois qu'on abordait la question des sexes, il disait que ce n'était pas le plus important. Il fallait écarter cette question pour montrer le réel, ou le non réel. J'ai proposé de se décaler, non pas de prendre la question du sexe comme un obstacle, mais comme un moyen d'accéder à ce qu'il voulait montrer. Or l'invisibilité est présentée comme une condition de pensée, une condition de dire. Ce n'est pas seulement l'enjeu de la domination masculine. Cela met en danger la possibilité de la pensée. Or, il me semble qu'on peut penser à travers l'invisible.

***Le travail de nuit est le lieu même de l'invisible. Pour qui est-ce invisible ? Qui n'a pas envie de voir ?***

La nuit est un très beau sujet. Anecdote personnelle : j'ai vécu récemment un moment de nuit où un aide-soignant m'a interpellée ; nous nous lançons alors dans une longue conversation. Il dit exactement cela : « J'ai vu dans vos yeux... ».

J'ai été très frappée, en débattant du consentement, de ce que les gens se sentaient concernés. Dans leur prise de parole, toute leur vie était là : en quoi j'ai consenti, en quoi je n'ai pas consenti... Service, consentement : pour que cela reste invisible il faut qu'il y ait des mécanismes pour ne pas se voir soi-même.

***Ce travail invisible-là, avec le peu d'estime qu'on a pour les gens qui travaillent la nuit, c'est leur bénéfice. Mais c'est invisible pour les gestionnaires.***

Inversement, le quantifié ou l'identifié n'est pas nécessairement efficace. Quand on parlait du salaire ménager, on savait que ce n'était pas la bonne idée. Une des réponses, autre élément dans la discussion avec les tenants du *care*, renvoie à ce que j'appelle

« les deux gouvernements ». La démocratie s'est construite à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec la pensée du contrat social, en référence à Rousseau, sur la fin de l'analogie entre l'espace domestique et l'espace public. Montesquieu parlait de gouvernement domestique et de gouvernement politique. Le père et le roi étaient des images analogues. Avec le contrat social, l'analogie est abandonnée. Car la question de l'égalité est en jeu. Il aurait fallu passer de l'égalité démocratique à l'égalité dans la famille. Or les théoriciens du contrat ne veulent pas perdre le pouvoir familial. Par conséquent, il faut casser l'analogie, de manière à ce que la famille reste hors jeu démocratique. Cette histoire est la nôtre depuis 200 ans. Reprenons donc les deux gouvernements. Qu'ont fait les féministes et les réformateurs ? Depuis deux siècles, ils ont travaillé à faire rentrer l'égalité dans la famille (jusqu'au partage, récent, de l'autorité parentale). Les théoriciens du contrat ont donc perdu la bataille ; l'égalité s'est introduite dans la famille. Il y a à nouveau, aujourd'hui, deux espaces analogiques avec deux gouvernements, dans un espace démocratique. Alors, nous sommes loin du *care*. Il faut plutôt penser l'articulation entre famille et cité. Je n'aime pas le mot « conciliation ». Si on remet la démocratie à l'endroit, on trouve deux espaces de débat et de pouvoir : on voit qui fait quoi, qui s'occupe de qui, et on n'a pas besoin de dire qu'on externalise les vertus féminines qui seraient maintenant dans l'espace public... c'est un changement de paradigme. La question paradigmatique des deux gouvernements, valable pour le PACS, et pour le *care* aussi, est de rendre visible le lien entre la famille et la cité, le lien entre l'espace domestique et l'espace public ; et ainsi de produire leur « articulation ». Il n'y a plus d'invisible. En revanche, on doit réfléchir à la possibilité de l'universel en même temps qu'au traitement de la tradition. C'est un sujet magnifique.

**Dans le domaine du soin, on est entre la famille et la cité.**

On est aussi entre service et consentement. J'ai aimé cela, non pas réfléchir au travail domes-

tique mais au « service ». Trouver une notion problématique qui rejoint une autre, aujourd'hui celle du consentement. Le consentement est-il une question politique, un « dire » politique ? Le « gouvernement » aussi est un concept pour identifier un problème. Deleuze a un joli passage là-dessus : trouver le mot pour la question posée. Ces mots-là : gouvernement, consentement... Même par rapport à la question du soin, on pourrait chercher le mot. Si je travaillais sur ce sujet, je chercherais le mot qui permette de penser. Les mots proposés jusqu'ici ne m'intéressent pas : soin, sollicitude... ce ne sont pas les bons mots. On pourrait discuter du mot *care* qui est incompréhensible, et intraduisible. C'est comme *gender* : en français, on peut dire « le genre » et « les genres », ce qui n'est absolument pas un enjeu de la langue anglaise. On accepte un petit escamotage et du coup, tout le monde se mélange les pincesaux. On dit « les genres » comme on dit « le genre » en français ; nos pauvres amies américaines, quand elles arrivent ici, ne peuvent pas comprendre. Le « genre » a été fait, à leurs yeux, pour ne pas dire « les », pour éviter la dualité. Mais il y a sûrement un mot qui est le bon pour *care*. Il faut le trouver. Je me méfie de « soin », car soin ne peut pas aller avec service, cela ne permet pas de prendre l'ensemble de la question posée, donc ce n'est pas le bon mot. Quel est le mot ? Il faut chercher du côté du « lien ». Mais au lieu de dire « on va créer du lien social », voyons où il y a déjà du lien. Il y a de nombreux lieux où il y a du lien, et ce sont les femmes qui font le lien depuis longtemps ; ce que personne ne veut vraiment savoir. A la naissance, pour éduquer les enfants, dans les familles monoparentales, à la mort pour accompagner les vieux parents, les femmes font en permanence du lien. Peut-être peut-on faire quelque chose avec ce mot « lien »... ■

**« Il y a sûrement un mot qui est le bon pour *care*. Il faut le trouver. Je me méfie de "soin", car "soin" ne peut pas aller avec "service". »**